

puis, au retour, le navire avait fait naufrage et bon nombre de pièces avaient été maculées par l'eau de la mer. Le possesseur actuel de ces trésors littéraires voulait ne point être connu; il consentait, bien qu'avec une peine extrême, à s'en défaire peu à peu; c'était une occasion unique, admirable. Au lieu d'écarter la défiance de M. Chasles, le mystère dont s'entourait le prétendu possesseur des manuscrits ne fit que donner au savant un désir plus grand de s'en rendre l'acquéreur. Il engagea Vrain-Lucas à lui apporter quelques pièces. Celui-ci lui vendit d'abord des lettres de Molière et de Rabelais; puis il lui apporta de prétendus documents originaux émanant de personnages illustres appartenant à toutes les époques de l'histoire. Ce fut ainsi que M. Chasles acheta à grand prix des pièces attribuées à des personnages de l'antiquité; des lettres de Pythagore à Eschyle et à Sapho, d'Alexandre à Aristote, d'Archimède à Néron, de Lazare à l'apôtre Pierre, de Marie-Madeleine à son très-ami Pierre; de Cléopâtre à Jules César, lui disant qu'elle compte amener elle-même leur fils à Marseille, où l'on enseigne de si belles choses, et elle demande au général s'il doit rester encore longtemps dans les Gaules; un laissez-passer, signé Vercingétorix, et ainsi conçu: « J'octroie le retour de Trogus Pompeius auprès de l'empereur Jules César, son sien maître, et ordonne à qui ces lettres verront de le laisser passer librement et l'aider au besoin. » Ce qu'il y a de piquant, c'est que les lettres de Pythagore, comme celles de Marie-Madeleine, de Vercingétorix, etc., étaient écrites en vieux français. La supercherie était éclatante; elle sautait aux yeux. M. Chasles, avec une étonnante candeur, n'eut pas l'ombre d'un doute; il donna à Vrain-Lucas 140,000 francs en échange de 27,000 pièces faussées et ne cessa de le harceler pendant sept années pour qu'il lui en fournit de nouvelles. Toujours infatigable, le mystificateur fabriquait des lettres de Charlemagne, d'Abailard, de Ronsard, de Ranzani, de François Ier, de Henri IV, de Galilée, de Newton, de Pascal, etc. Ces prétendues lettres de Pascal donnerent lieu, dans le monde savant, à d'ardentes polémiques. A l'occasion du second centenaire de la fondation de l'Académie, M. Chasles eut l'idée de faire une gracieuseté à l'illustre compagnie: il lui offrit, à titre de présent, deux lettres de Rostand et deux lettres de Pascal, d'après lesquelles ce savant aurait découvert avant Newton la loi de l'attraction universelle. Ces lettres furent publiées par les journaux. Aussitôt quelques érudits, notamment MM. Faugère et Littré, en France, et M. Grand, en Écosse, protestèrent contre la véracité des lettres de Pascal. M. Chasles défendit pied à pied l'authenticité des documents qu'il avait produits. Aux objections qu'on lui opposait, il répondait par de nouveaux documents que lui apportait Vrain-Lucas. Il produisit des lettres de Galilée. Des savants italiens intervinrent alors dans le débat et crièrent à l'im-

posture. C'est ainsi que, dans une lettre prétendue, Galilée écrivait: « Ma vue s'en va, » alors que, depuis plusieurs années, l'illustre astronome était aveugle; mais, quelques jours après, M. Chasles apportait une nouvelle lettre de Galilée, dans laquelle celui-ci priait un ami de ne pas le trahir et lui disait que sa cécité, sauvegardée contre les persécutions, était simulée. L'Académie vaincue par une dernière lettre de Galilée, Louis XIII, donna gain de cause à M. Chasles. Son secrétaire perpétuel, chargé du rapport, déclara que les pièces produites par M. Chasles portaient le caractère moral de leur authenticité. Quelques jours après, la vérité éclatait par une issue imprévue: un ingénieur de l'Observatoire mettait sous les yeux de l'Académie seize notes de Pascal et deux fragments de Galilée, tirés d'un ouvrage publié en 1761 par Savari; ils avaient été copiés dans les lettres produites. La fraude était évidente. Mais aussitôt M. Chasles intervint. Il railla la maladresse de l'auteur de la communication. Les lettres produites, dit-il, n'avaient pas été copiées dans Savari; c'était, au contraire, ce dernier qui les avait citées. Le savant triomphait. Mais la lumière n'allait pas tarder à se faire. Au milieu de l'année 1869, Vrain-Lucas se trouvait en retard pour la livraison de 3,000 pièces. M. Chasles, craignant que ces précieux documents ne passassent à l'étranger, le fit surveiller. Ce fut ainsi qu'on apprit que le prétendu trésor n'existait pas; que le faussaire, à l'aide de quelques fragments copiés dans des ouvrages, inventait des lettres, en ajoutant quelques phrases au commencement et à la fin. Il avait composé une encre spéciale, avec laquelle il écrivait ses autographes. Il se servait de vieilles feuilles de papier arrachées de livres anciens; lorsque le vieux papier lui manquait, il salissait du papier, le trempait dans l'eau, l'enfumait et le faisait roussir. Vrain-Lucas fit des aveux complets. Traduit, le 16 février 1870, devant le tribunal correctionnel de la Seine, il fut, à la suite de longs débats, condamné pour escroquerie à deux années d'emprisonnement. Depuis cette époque, Vrain-Lucas a subi deux nouvelles condamnations pour délit d'escroquerie, la première fois en février 1873, la seconde en septembre 1876.

YRIGNE-AUX-BOIS, bourg de France (Ardennes), cant., arrond., et à 10 kilom. de Sedan; pop. aggl., 2,142 hab. — pop. tot., 2,388 hab.

YRIGNEA, géant de la mythologie indoue. Siva lui accorda le don de réduire en cendres tout ce qu'il toucherait, et ce don lui fut fatal, parce que, ayant un jour porté la main sur sa tête, il périt aussitôt consumé.

VUAGNAT (François), peintre suisse, né à Genève, de parents français, en 1826. Élève de l'École des beaux-arts de Genève, il s'adonna avec ardeur au dessin et à la peinture, et prit successivement des leçons de Lugardon, de Diday et de Humbert. Comme il était sans fortune, il s'occupa pendant assez long-

temps de photographie, ce qui lui permit d'attendre la notoriété que devait lui donner ses tableaux et de subvenir pendant ce temps à ses besoins matériels. Cet artiste s'est adonné avec succès au paysage et à la représentation des animaux. Il avait exécuté de nombreux tableaux lorsqu'il exposa pour la première fois à Paris, en 1867, un *Transport d'animaux sur le lac de Brienz*. Il envoya ensuite à nos Salons de peinture: *Un chemin d'autrefois* (1868); *Chèvres dans les Alpes* (1869); *Vaches à l'abreuvoir* (1870); *L'Abreuvoir dans le ravin* (1873); *Cour de ferme à Gröppelheim, Moris de la vallée du Rhône* (1874); *le Gué* (1875); *Dans les potirons, Une matinée d'automne* (1876); *le Lieutenant-colonel comte de Choulot*, portrait; *Départ de la montagne à Arache* (1877); *Souvenir de Morestel*, le portrait de *Baron de Sainte-Marie*, le portrait de *Mme V.* (1878), etc. Depuis 1875, M. Vuagnat s'est fixé à Paris. Parmi ses autres tableaux, nous mentionnerons: *le Passage de la Gemmi*, exposé à Turin en 1865; *le Chevrier de la vallée de Saas*, exposé à Lyon en 1873; *le Passage de Normandie*, exposé à Amiens en 1877, etc.

Vues sur le gouvernement de la France par le duc de Broglie. V. **GOVERNEMENT DE LA FRANCE** (Vues sur le), dans ce *Supplément*.

VILLAGE (Jean-Baptiste), luthier français, — il était, né à Mirecourt (Vosges) en 1798. Il est mort à Paris le 19 février 1875.

VILLEFROY (Dominique-Félix de), peintre, né à Paris en 1841. Il est fils de l'ancien sénateur de l'Empire, M. Charles-Amédée de Villefroy. Son père lui fit étudier le droit et, lorsqu'il fut reçu licencié, il entra en qualité d'aideur au conseil d'État. Mais poussé par sa vocation artistique, M. Félix de Villefroy ne tarda pas à abandonner l'administration pour s'adonner entièrement à la peinture, qu'il apprit sous la direction de Henner et de Bonnat. Cet artiste s'est rapidement placé au rang de nos meilleurs peintres d'animaux. Il a obtenu des médailles aux Salons de 1870, de 1875, et à l'Exposition universelle de Vienne (1873). Depuis ses débuts, il a exposé les tableaux suivants: *la Côte de Grâce, marine* (1867); *Chevreuil sur la neige, Harde de cerfs en automne* (1868); *Épagnols sur les bords du Tage, Attelage de boeufs* (1869); *le Matin dans le bas Breau, le Bornaage de Chailly* (1870); *Novembre* (1872); *le Commencement du fogot, les Grands chênes de la reine Blanche, à Fontainebleau* (1873); *Moutons dans la plaine de Chailly, Herbage* (1874); *la Rue d'Allemagne, un Franc marché en Picardie*, tableau fort remarquable (1875); *la Traite des vaches dans le Cantal, la Place du marché à Montferrand* (1876); *Souvenir du Morvan* (1877); *Un mauvais temps sur les falaises de Dieppe, Taureaux et génisses* (1878), etc.

VUILLEMOT (Achille-Ernest), général, né à Paris en 1819. Admis à l'École de Saint-Cyr en 1838, il fut nommé sous-lieutenant en 1840, entra à l'École d'état-major en 1841,

puis il devint successivement lieutenant en 1843, capitaine en 1846, chef d'escadron en 1859, lieutenant-colonel en 1864, colonel en 1868 et général de brigade en novembre 1870. Cet officier avait fait diverses campagnes, notamment en Algérie et en Italie, lorsqu'il fut nommé, en 1870, chef d'état-major du général Chanzy. Il prit part, à ce titre, à la campagne sur la Loire et à la retraite sur La Mans et fut promu commandeur en 1871. Après avoir été chef d'état-major du 7^e corps d'armée, le général Vuillemot devint, en 1873, chef d'état-major du gouverneur général de l'Algérie. Il remplit ces fonctions jusqu'au mois d'août 1873, époque où il fut promu général de division.

VULCAIN s. m. (vul-kain). Astron. Petite planète qu'on croit exister entre Mercure et le soleil.

VULCANISÉ, ÉE adj. (vul-ka-ni-zé — de vulcanis). Se dit surtout du caoutchouc préparé à l'aide du soufre.

VULNÉRATION s. f. (vul-né-ra-si-on — du lat. *vulnerare*, blesser). Chir. Production de quelque blessure par l'instrument dont se sert l'opérateur: *Les lésions par VULNÉRATION doivent être distinguées des lésions par ulcération*.

VULSINIEN, ENNE, e et adj. (vul-si-ni-en, à-ne). Géogr. Habitant de Vulsinies ou de son territoire; qui appartient à ce pays ou à ses habitants: *Les VULSINIENS. La population VULSINIENNE*.

VULSINIEN, ville étrusque où se tenaient les assemblées générales de l'Etrurie.

VULTUR, montagne d'Italie, dans les Apennins, prov. de Basilicate; elle sépare autrefois la Lucanie et l'Apulie. Cette montagne, ancien volcan éteint, dont on estime la circonférence à environ 50 kilom., est, dit M. A.-J. du Pays, riche en aspects d'une beauté sévère. Ses cavernes ont servi souvent de repaires aux brigands. On traverse de magnifiques et épaisses forêts de chênes et de hêtres habitées par des ours. Le pic le plus élevé (1,328 mèt.), est appelé le Pizuto di Meli. Dans l'ancien cratère, il y a deux petits lacs et un couvent de capucins (cloître de Saint-Michel). Ces lacs dégagent de l'acide carbonique, principalement lorsque le Vésuve est en activité. Lors du tremblement de terre de 1851, le plus grand des deux lacs commença à bouillonner et à lancer des jets de vapeur. Un des capucins qui se trouvait par hasard au bord appela les autres moines, qui accoururent. Tout à coup la terre trembla et dans un instant le cloître se renversa derrière eux... — Horace, né dans le voisinage, à Venozia (Venosa), a poésié (*Odes*, III, IV) le souvenir d'une aventure de son enfance qui lui arriva sur le Vulture (Vulture), où il s'endormit. On a fait la remarque que les volcans éteints du Vulture et de l'Épomee (le d'Ischia) sont sur une même ligne de prolongement, sur laquelle vient également se placer le Vésuve.



WACHSMUTH (Ferdinand), peintre français. — Il est mort à Versailles en 1869.

WACHTER (Alfred-O.), écrivain français, né à Strasbourg en 1825. Élève de l'École de Saint-Cyr, il fut promu sous-lieutenant en 1846, entra alors à l'École d'état-major, devint lieutenant en 1848, puis capitaine, et donna sa démission en avril 1860. M. Wachter, bien que ne faisant plus partie de l'armée, n'en continua pas moins à s'occuper des questions militaires. Il les traita avec une compétence qui fut remarquée dans divers journaux et fut chargé de faire, dans le *Goulot*, la chronique de la guerre de 1870. Depuis lors, il a pris part à toutes les discussions qui se rattachent à la réorganisation complète de notre armée. En 1876, il fit des cours sur l'administration militaire et sur les connaissances nécessaires aux jeunes gens qui désirent une position soit dans l'armée territoriale, soit dans la réserve. Au commencement de 1878, il a fondé une feuille spéciale, *l'Armée française*, qui paraît trois fois par semaine. On lui doit: *la Guerre de 1870-1871* (1872, in-80), avec Fessard; *Des fournitures militaires* (1873, in-80); *Atlas élémentaire de topographie*, précédé d'un *vocabulaire topographique*, avec 40 planches (1874, in-80), etc.

WADDINGTON (William-Henri), archéologue et homme d'État. — Lorsque M. Jules Simon fut nommé président du conseil (12 décembre 1876), il fut maintenu au ministère de l'Instruction publique. Il déposa sur le bureau de la Chambre, en janvier 1877, un important projet de loi relatif à la gratuité de l'ins-

truction primaire et facilitant, par une série de dispositions, l'établissement de cette gratuité dans toutes les communes. Il publia, à la même époque, un décret destiné à améliorer et à fortifier la situation des maîtres répétiteurs des lycées et des collèges. Le 30 avril suivant, il adressa aux préfets une circulaire relativement au colportage dans les écoles des pétitions cléricales, colportage qu'il blâma énergiquement. Lors du coup d'État parlementaire du 16 mai 1877, il donna sa démission avec tous ses collègues et fut remplacé au ministère de l'Instruction publique, le 17 mai, par M. Brunet, bonapartiste, qui s'attacha à paralyser les excellentes réformes de son prédécesseur. M. Henri Waddington, redevenu simple sénateur, se rangea aussitôt parmi les défenseurs de la constitution et continua à soutenir la politique libérale et républicaine à laquelle adhérait la grande majorité du pays. Il vota le 22 juin contre la dissolution de la Chambre des députés et, le 19 novembre, contre l'ordre du jour Kerdel. Lorsque le maréchal de MacMahon, comprenant enfin la nécessité de s'incliner devant la volonté de la nation, chargea M. Dufaure de former un ministère libéral et parlementaire, M. Waddington fut appelé, dans le nouveau cabinet (13 décembre 1877), à prendre le portefeuille des affaires étrangères à la place du marquis de Banneville. Il apporta dans un sens républicain quelques modifications dans le haut personnel diplomatique, nomma notamment M. de Saint-Vallier ambassadeur de France à Berlin et dirigea nos affaires étrangères de façon la plus habile et la plus honorable pour la

France. A deux reprises, le 9 mai et le 7 juin 1878, il monta à la tribune pour répondre à des interpellations sur l'attitude du gouvernement dans la question orientale. Il indiqua avec beaucoup de tact et de netteté le rôle de neutralité bienveillante et pacifique rempli par notre diplomatie au milieu des complications qu'avait amenées le traité de San-Stefano. Le 7 juin, il définit l'attitude du gouvernement, son adhésion au congrès, et, chose bien rare, sur la proposition de M. Léon Renault, la Chambre des députés vota à l'unanimité un ordre du jour de confiance pour le ministre. A la même époque, il défendit devant la Chambre le projet de traité de commerce franco-italien, qui fut repoussé par une majorité de quelques voix. Le 13 juin, M. Waddington assista, comme premier député parlementaire de France, à l'ouverture du congrès de Berlin, aux discussions duquel il a pris une part des plus honorables.

WADDINGTON (Richard), industriel et homme politique français, né à Rouen en 1838. Il est frère du précédent. Lorsqu'il eut terminé ses études dans sa ville natale, il suivit comme son père la carrière de l'industrie, et il est devenu directeur des belles manufactures de Saint-Remy-sur-Avre. En 1869, il devint juge du tribunal de commerce de Rouen et, l'année suivante, conseiller d'arrondissement pour le 1^{er} canton de cette ville. Pendant la guerre avec l'Allemagne, M. Richard Waddington se mit à la disposition du gouvernement de la Défense. Il organisa les batteries d'artillerie des mobilisés de la Seine-inférieure, fut nommé capitaine et

reçut, en 1871, le croix de la Légion d'honneur pour les services qu'il avait rendus. Au mois d'octobre de cette dernière année, il fut élu membre du conseil général de la Seine-Inférieure par le canton de Darnétal, et il siégea parmi les républicains conservateurs. En 1872, il fut appelé à faire partie de la chambre de commerce de Rouen. Lors des élections du 29 février 1876 pour la Chambre des députés, M. Richard Waddington posa sa candidature dans la 3^e circonscription de Rouen. Dans sa profession de foi, il déclara que, s'il était nommé, il soutiendrait le gouvernement de la République et qu'il userait du droit de révision pour consolider le régime actuel, et non pour l'affaiblir ou le renverser. Élu député par 11,521 voix contre M. Bézuel d'Épeneval, monarchiste, il alla siéger au centre gauche et vota avec la majorité républicaine. Le 18 mai 1877, il signa la protestation des gauches contre la tentative de résurrection du gouvernement de combat, puis il fit partie, le 19 juin suivant, des 363 qui votèrent contre le cabinet de Broglie-Fourton. La Chambre ayant été dissoute, il se représenta devant ses électeurs le 14 octobre 1877, et, bien que combattit vivement par l'administration, il fut réélu député par 11,853 voix, contre environ 7,000 voix données au candidat officiel, M. Richard Waddington reprit sa place dans la majorité républicaine, avec laquelle il continua à voter.

WADDY s. m. (oua-di). Espèce de tomahawk, chez les Australiens.

WADE (Benjamin-Franklin), juriconsulte

